

EPREUVE D'ANALYSE DE SITUATION PROFESSIONNELLE

HISTOIRE

Sujet :

**Enseigner « Guerres mondiales et espoirs de paix »
en classe de première**

I - Éléments de présentation de la situation professionnelle

- **Document A** : Extraits du programme d'histoire-géographie de première des séries générales, B.O. spécial n° 9 du 30 septembre 2010 (et arrêté du 5 novembre 2012), et de la fiche Eduscol.
- **Document B** : Manuel d'histoire-géographie, classe de première L/ES/S, Sébastien Cote (dir.), Paris, Nathan, 2011, p. 86-87.
- **Document C** : Manuel d'histoire-géographie, classes de première L/ES/S, Collection David Colon (dir.), Paris, Belin, 2011, p. 72-73.

II- Éléments d'analyse scientifique et civique de la situation professionnelle

- **Document D** : Laurent Henninger, « La nouvelle histoire-bataille », *EspaceTemps*, n° 71-73, 1999, p. 35-46.
- **Document E** : Rémi Dalisson, « Les commémorations sont mortelles si on ne les renouvelle pas », *Télérama* n° 3591, 7 novembre 2018, p. 29-30.

Document A : Extraits du programme d'histoire-géographie de première des séries générales, B.O. spécial n° 9 du 30 septembre 2010 (et arrêté du 5 novembre 2012), et de la fiche Eduscol.

Extraits du programme

Thème 2 : la Guerre au XX^{ème} siècle

Questions	Mise en œuvre
Guerres mondiales et espoirs de paix	<ul style="list-style-type: none">- La Première Guerre mondiale : l'expérience combattante dans une guerre totale.- La Seconde Guerre mondiale : guerre d'anéantissement et génocide des Juifs et des Tziganes.- Les espoirs d'un ordre mondial au lendemain des conflits : la SDN et l'ONU.

Extraits de la fiche Eduscol

La guerre apparaît au XX^e siècle comme un des phénomènes structurant dans l'histoire des sociétés humaines et des relations entre les États. À ce titre, les principaux conflits sont étudiés dans une perspective dynamique, à la fois comme accélérateurs et comme révélateurs des transformations du XX^e siècle.

Orientations pour la mise en œuvre.

La Première Guerre mondiale : l'expérience combattante dans une guerre totale

La Première Guerre mondiale représente une étape essentielle dans la mutation de la guerre au XX^e siècle. L'expérience combattante, sur laquelle doit être centrée la réflexion, montre le changement de degré et de nature dans la violence au cours de cette première guerre qualifiée de « totale ». Les combattants comme les civils perçoivent rapidement cette évolution, tant du fait des pertes humaines très élevées que des situations de violence extrême consécutives au développement d'innovations techniques et à la nouvelle dimension industrielle de la guerre. Les populations civiles sont elles aussi profondément atteintes. Sans s'attarder sur le détail des événements, le programme invite à s'appuyer sur quelques cas significatifs (une bataille, un personnage, une année particulière) pour faire percevoir le basculement dans la guerre totale et les effets de la violence de guerre sur les sociétés.

La guerre a sans doute été l'objet historique qui a le plus souffert du grand renouveau de l'histoire, après l'apparition de l'école des *Annales*. Assimilé à « l'histoire-bataille » honnie, il fut en outre brocardé d'un point de vue idéologique car considéré comme un des lieux d'expressions favoris de la réaction. Enfin les différentes vagues de rejet de toute forme de militarisme (ou de tout ce qui pouvait y être assimilé) qui suivirent les deux guerres mondiales et culminèrent dans les années soixante et soixante-dix contribuèrent à leur manière à l'abandon du phénomène guerrier chez les historiens [...].

Depuis plusieurs années, on constate un timide renouveau de l'histoire des batailles, ou plus largement du combat, quelle qu'en soit l'échelle. Ce renouveau se place dans le cadre plus large d'une tendance à la réhabilitation de l'événement [...]. L'étude historique du combat pose un certain nombre de problèmes qu'il serait vain d'ignorer. Le principal d'entre eux est lié à la nature même de l'objet : le combat est le royaume du *chaos*, de l'*entropie*, et, peut-être plus encore, il est un processus éminemment *dynamique* et *dialectique* ; il est enfin celui pour lequel les sources sont soit absentes, soit encore plus sujettes à caution que partout ailleurs. Autant de raisons qui ont entraîné une sorte de capitulation de facto de nombre d'historiens, effrayés et/ou campant sur les positions solidement établies de l'histoire positiviste la plus figée. Ce parti-pris était renforcé « idéologiquement » par l'attitude « anti-événementielle » de beaucoup de représentants de la Nouvelle histoire.

Le défi est donc d'ordre méthodologique, mais aussi d'ordre *épistémologique*. Les opérations militaires étant action, *praxis*, elles peuvent en effet intimider celui qui entend les aborder en tant que chercheur. C'est pourquoi, aux côtés des méthodologies historiques classiques et éprouvées, l'historien des batailles et du combat devrait non seulement aller chercher des outils d'analyse chez les théoriciens de la stratégie et de la tactique [...], mais aussi chez les praxéologues, les politistes, les géopoliticiens, les anthropologues, les géographes et tous les autres spécialistes des sciences humaines. Enfin, ce domaine de la science historique devrait, plus encore que tous les autres, être celui où règnent le *comparatisme* et la *transversalité* des approches.

[...] On constatera que nombre de problématiques de l'histoire militaire sont difficilement séparables de problématiques issues de la pensée stratégique, opérative ou tactique [...]. De même, si l'histoire de la guerre peut bénéficier de l'apport de la pensée militaire, cette dernière ne peut à son tour que s'enrichir de la prise en considération des phénomènes et de la méthodologie historique. Cette situation semble assez comparable à celle de l'histoire économique. [...]

D'une façon générale, on distingue chez un nombre toujours plus grand d'auteurs une certaine propension à étudier l'histoire-bataille (et l'histoire militaire en général) sous un angle que l'on pourrait qualifier d'« anthropologique », mettant l'accent sur les liens pouvant exister entre les problèmes tactiques, voire techniques, d'une part, et les problèmes politiques, sociaux, voire relevant de l'histoire des mentalités, d'autre part ; ils contribuent ainsi à alimenter la réflexion autour de la notion de « culture de guerre » tant stratégique que tactique, et s'orientent vers une histoire militaire globale et complexe [...].

Document E : Rémi Dalisson, « Les commémorations sont mortelles si on ne les renouvelle pas », *Télérama* n° 3591, 7 novembre 2018, p. 29-30.

En 2012, Nicolas Sarkozy a fait du 11 Novembre le jour de la « commémoration de tous les morts pour la France », tous conflits confondus. Y voyez-vous un risque ?

Nous, historiens, avons craint de voir mélangés des conflits qui n'ont rien à voir : 14-18 et ses combattants civils, les guerres napoléoniennes, les opérations d'aujourd'hui menées par une armée de profession sous l'égide de l'ONU... Cette loi reste néanmoins inconnue des Français. La mémoire collective et sociale, quand elle est travaillée, comme elle l'a été par l'enseignement de l'histoire, les monuments aux morts, les récits familiaux, est plus lourde que la mémoire politique.

La mort pour la patrie est-elle encore glorifiée ?

Nous sommes passés de l'idée de mourir pour une nation à celle de mourir pour la paix. Pourtant, en célébrant le 11 Novembre, les poilus ne voulaient pas glorifier l'armée ou la patrie, mais commémorer « la der des der », montrer les horreurs de la guerre. Le patriotisme appliqué aux commémorations a fait perdre de vue cette volonté. La montée des nationalismes en Europe revalorise l'idée de mourir pour la patrie.

Les jeunes d'aujourd'hui sont exemptés de service militaire et leurs grands-parents n'ont pas fait la guerre. Qu'est-ce que cela peut changer ?

Peut-être les nouvelles générations voudront-elles un équivalent français du *Memorial Day* ou du *Remembrance Day* britannique, qui célèbrent les morts au combat de façon générale, car ils n'ont plus de lien direct avec la guerre. Mais le succès chez les jeunes des films ou des bandes dessinées sur la Grande Guerre prouve qu'ils comprennent la spécificité de ce conflit. Le temps va distendre le lien mais la mémoire de cette guerre est trop présente dans l'espace public pour qu'elle perde son importance.

Les commémorations ont-elles une date de péremption ?

Elles sont mortelles si on ne les renouvelle pas : le 14 juillet, aujourd'hui, ce sont les feux d'artifice, les concerts... Il faut trouver de nouvelles formes et scénographies tout en conservant les temps forts - la minute de silence, l'appel aux morts. On pourrait revoir l'utilisation des drapeaux...mais dès qu'on apporte des changements, les fascistes grognent : rappelez-vous la parade de Jean-Paul Goude pour le bicentenaire de la Révolution ou le concert annulé du rappeur Black M pour les commémorations de la bataille de Verdun.

Notre jeunesse est plus confrontée au terrorisme qu'à la guerre. Le 11 Septembre ou le 13 Novembre peuvent-ils prendre une valeur similaire au 8 Mai ou au 11 Novembre ?

Les événements sont différents mais si les commémorations d'attentats pourraient renvoyer à la Seconde Guerre mondiale : nos valeurs – liberté d'expression, démocratie – y ont été attaquées. Les deux commémorations signifient : « Il y a des causes qui méritent qu'on se batte pour elles ». C'est ce message que l'on a aperçu lors des manifestations de 2015. Le lien peut être fait si l'on prend soin, encore une fois, d'aller dans la continuité des rituels commémoratifs qui veulent non pas glorifier mais expliquer.